

LECTURES

DES ÉCRIVAINS À LA CHAÎNE LE CHOIX DE GILLES ARCHAMBAULT : SYLVIE MASSICOTTE

MICHEL
TREMBLAYFRANCINE
NOËLMONIQUE
PROULXANDRÉE A.
MICHAUDMARIE-CLAIRE
BLAISROBERT
LALONDEYVON
RIVARDLOUIS
GAUTHIERYOLANDE
VILLEMAIRENELLY
ARCANSUZANNE
JACOBGENEVIÈVE
LETARTEGILLES
ARCHAMBAULTSYLVIE
MASSICOTTE

Dis-moi qui tu lis, et je te dirai qui tu es. Il en va des livres comme de la vie, nous fonctionnons tous par affinités, complicités et autres atomes crochus. Voici la suite, et la fin, de notre grande chaîne d'auteurs amorcée en juin dernier avec Michel Tremblay, où un écrivain d'ici rendait hommage à un auteur québécois qu'il affectionne particulièrement. Après Geneviève Letarte, au tour de Gilles Archambault de nous parler de Sylvie Massicotte. En encadré, la réponse de Gilles Archambault à la question que Geneviève Letarte nous a demandé de lui poser.

PROPOS RECUEILLIS
PAR MARIE CLAUDE FORTIN
COLLABORATION SPÉCIALE

Il y a quatre ans, Gilles Archambault ne connaissait pas Sylvie Massicotte. « Ça n'était pour moi qu'une signature, raconte l'auteur. Puis j'ai lu des nouvelles parues dans des revues. Et par la suite, j'ai lu son dernier recueil, *On ne regarde pas les gens comme ça*, qui m'a poussé à aller m'acheter les trois premiers (*Voyages et autres déplacements*, *L'Œil de verre*, *Le Cri des coquillages*). Je suis persuadé que ce qui compte quand on lit et qu'on écrit, c'est ce qui est à côté du texte, les silences. J'aime les écrivains qui nous font rêver, travailler, presque souffrir avec eux sans mettre l'accent. On me touche beaucoup plus en me parlant d'une détresse psychologique qu'en me parlant d'un cancer. J'aime les écrivains qui suggèrent. Et l'écriture de Sylvie Massicotte est une écriture qui n'est pas insistante, mais qui suggère. Dans des nouvelles comme *L'Heure du thé*, il ne

se passe presque rien, mais il y a une sorte d'inquiétude qui nous vient d'autant plus que l'on sent qu'il y a autre chose que ce "rien" là, autre chose que l'on finit par apprendre, parfois dans les dernières lignes. »

Si sa préférence est allée à Sylvie Massicotte, c'est aussi parce que Gilles Archambault aime beaucoup le genre de la nouvelle, auquel elle s'est vouée. Et surtout, comme on le rappelle d'ailleurs sur la quatrième de couverture de son dernier recueil, fait remarquer Archambault, « parce qu'elle en fait une sorte d'esthétique de la faille. C'est justement pour cette raison que moi-même j'écris et que j'aime lire : trouver chez les personnages ce qui fait qu'ils sont incomplets, qu'ils ont besoin d'être aimés, d'être fréquentés; trouver pourquoi ils continuent de vivre malgré la difficulté qu'ils ont de vivre. Chez Sylvie Massicotte, je retrouve les thèmes qui vont avec cette difficulté-là : la peur de vivre, et en même temps l'enthousiasme de vivre, le doute, la recherche de la tendresse. Des thèmes qui se retrouvent très souvent chez les auteurs

féminins, et qui moi m'intéressent beaucoup. Je retrouve chez elle le même genre de sensibilité que chez les écrivains que j'ai beaucoup "pratiqués", Jean Rhys, cette romancière et nouvelliste anglaise; Carson McCullers, Tchekhov, Roger Grenier. Je retrouve chez eux, comme chez Sylvie Massicotte, cette sorte d'atmosphère de désenchantement qui m'intéresse. »

En un mot, conclut l'auteur d' *Un après-midi de septembre*, pour moi, c'est une littérature qui n'est pas triomphante, ni trop lénifiante. Il y a chez Sylvie Massicotte une recherche de la tendresse qui est très émouvante et qui n'est pas de la mièvrerie. Et si l'apparence du bonheur est là, il y a aussi une crainte que la situation change, et très souvent, elle change. On sent que l'écrivain sait ce que la difficulté de vivre signifie. Et la peur est là, comme une menace. C'est à mille lieues du best-seller qui cherche, lui, à nous tromper, à nous faire croire que la vie est belle, et qui est aussi mensonger qu'un discours de politicien. »

QUESTION DE
GENEVIÈVE LETARTE
À GILLES ARCHAMBAULT :

GENEVIÈVE LETARTE : « Comment fait-on pour écrire sans s'ennuyer un roman dont on connaît la fin ? »

GILLES ARCHAMBAULT : « J'ai connu les deux expériences : savoir comment le roman va se terminer ou ne pas le savoir. Dans les deux cas, pour moi, ça ne fait aucune différence puisque j'ai l'impression qu'écrire un roman c'est entrer dans une sorte d'aventure dont on ne connaît pas soi-même, au fond — et même si on sait comment ça va finir — les nombreux détours qu'on va être obligé d'adopter le long de l'écriture. En cours de route, d'une manière ou d'une autre, c'est toujours bourré de surprises. »